

Santé et maladie dans la correspondance de Gassendi

Olivier Perru¹

¹Univ Lyon, Université Claude Bernard Lyon 1, E.R. 4148, Sciences, Société, Historicité, Éducation et Pratiques (S2HEP) - 69621, Villeurbanne, France

RÉSUMÉ

Cet article concerne la santé et la maladie dans les lettres de Gassendi, en particulier avec Peiresc et avec le duc Louis de Valois. En relation avec sa pensée philosophique et physique, Gassendi développa une pensée originale sur la santé, la maladie, les moyens thérapeutiques de prévenir et de guérir. Notre investigation porte donc sur l'apport de Gassendi en ce domaine, en relation avec les recherches de Peiresc et avec les divers points de vue de ses correspondants. La question de la santé et de la maladie est bien une tonalité dominante dans les lettres de Gassendi, bien qu'elle soit intégrée dans d'autres thématiques.

MOTS-CLÉS : Gassendi, Peiresc, santé, maladie, régime, nature..

DOI : 10.51323/230304

Introduction

Dans la première moitié du XVII^e siècle, Peiresc (1580-1637) et Gassendi (1592-1655) furent d'une part, contemporains de la grande épidémie de peste qui frappa la Provence dans les années 1629-1630, d'autre part, très préoccupés par leur propre santé et celle de leurs amis (à une époque où dès que l'on a passé la trentaine, on est souvent malade, sans que les remèdes proposés soient très performants). Par ailleurs, ils sont tous deux révélateurs d'un monde d'érudition pluridisciplinaire, où l'on cherche, entre autres, à comprendre les phénomènes physiques qui atteignent le corps, donc ce qui conditionne la santé et la maladie, y compris sur le plan psychique, et à y porter remède. Chez Peiresc et Gassendi, les phénomènes biologiques liés à la santé et au corps sont encore largement marqués par les curiosités et par le merveilleux, ce qui sera encore le cas mais dans une bien moindre mesure à la fin du siècle, par exemple dans la correspondance de la marquise de Sévigné. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour aller peu à peu vers une rationalisation du rapport au corps et à la santé. Comme Peiresc est l'héritier d'un désir de savoir universel, qui rappelle par certains côtés Pic de la Mirandole, son intérêt pour les maladies renvoie aussi bien à la botanique, à la pharmacopée de l'époque, au progrès de l'anatomie, à l'histoire des épidémies, etc. Pierre Gassendi, auquel nous nous intéressons principalement ici, s'est efforcé de

formaliser philosophiquement le rapport qu'il entretenait au corps, à la maladie et à la médecine et il constitue à ce titre un témoin passionnant quant au rapport entre corps, médecine et nature. Comme Peiresc, Gassendi s'intéresse à l'anatomie et à la physiologie, donc aux découvertes scientifiques sur le corps, mais aussi au vécu de la santé et de la maladie et à la façon la plus naturelle de se soigner.

1 – La correspondance entre Peiresc et Gassendi.

1.1 – Les lettres de Peiresc à Gassendi concernant le corps, la santé et la maladie. Récits de Gassendi sur les découvertes des vaisseaux lymphatiques

Peiresc apparaît comme très attentif à la santé et aux maladies de ses proches et de ses amis, il compatit volontiers aux malheurs des uns et des autres et s'enquiert régulièrement de leur devenir. Il est, par contre, très discret sur sa propre santé qui s'est très vite dégradée et c'est à la plume pas toujours très objective de Gassendi qu'on devra des renseignements sur cet aspect de sa biographie. Cependant, quelques lettres laissent transparaître ses soucis de santé. A Belgentier, le 10 décembre 1631, Peiresc écrit à Borrilly :

« Pendant mon voyage de Toulon, où je me suis trouvé surpris de ma suppression d'urine, plus importune que de coutume, laquelle m'y a retenu plus de huit ou neuf jours, je n'ay peu répondre et satisfaire à mon devoir envers mes

amys, et particulièrement à vous, Monsieur, dont je vous prie me vouloir excuser. Maintenant que je suis de retour en ce petit lieu de repos et que j'y ay retrouvé la disposition de ma santé aussy bonne qu'auparavant, ou assez bonne pour m'en contenter à ma mode, je n'ay pas voulu manquer de vous féliciter comme je faicts, etc. » (Peiresc 1893, 37).

En fait, outre des problèmes d'arthrose (et peut-être d'arthrite), Peiresc souffrira à la fin de sa vie de problèmes urinaires, sans doute des calculs dans la vessie. Il écrit dans une autre lettre, à Gassendi :

« Quant aux sallutaires exhortations que vous me faites de soigner à ma santé, vous avez bien raison, mais je ne suis pas le maistre et tous mes amis n'ont pas la mesme discrétion que vous, et me viennent presser de travailler, qui pour l'un qui pour un autre, et Mr de la Garde tout le premier, de sorte que si vous luy en faites un jour du reproche, ce ne sera pas sans cause légitime, et toutefois vous pensiez que son entremise deubt fortifier vos persuasions. Mais je feray ce que je pourray et Dieu fera le reste, et quoy qu'il arrive de moy, je vous seray tousjours trez acquis, et ne tiendra qu'à vous de m'employer, comme je vous prie de faire en toute liberté, estant de toute mon affection et sans reserve... » (Peiresc 1893, 178).

C'est une manière très discrète de dire sa fatigue et sa souffrance et de blâmer ses amis et collaborateurs qui le font travailler plus que de mesure. Chez Peiresc, animé d'une foi profonde, la maladie était toujours relativisée à Dieu. C'est ce qu'il écrit, en 1633, dans la lettre LXXII à Gassendi :

« Nous avons este tous en trouble ceans durant deux jours pour la maladie et decez de la fille de mon neveu, en absence de toutes noz femmes qui estoient a Marseille avec mon frere, et mon neveu s'y est trouve inopinément. Si elles eussent este ceans, je m'en fusse trouve moins charge. Il fault vouloir ce que Dieu veult sans murmurer. Je prie Dieu qu'il vous tienne en sa sainte garde et demeure » (Peiresc 1893, 356-357).

La maladie et la mort sont donc des évènements où l'on doit se conformer à la volonté de Dieu, c'est ainsi que le regard croyant les envisage au début du XVII^e siècle.

Peiresc finira sa vie en continuant à mener de front son activité de magistrat et son travail intellectuel, sa correspondance avec Gassendi dit quelque chose de la constitution de sa bibliothèque et la pluralité de ses recherches érudites.

Les relations entre Peiresc et Gassendi furent des relations de collaborations scientifique intense et d'amitié. La plupart des courriers que Peiresc envoie à Gassendi dans les années 1630 font état de la réception des dernières lettres de Gassendi et des livres ou manuscrits qu'il envoyait à Peiresc ainsi que de l'avancée de travaux scientifiques (les observations de mercure par Gassendi en 1633, par exemple), mais il est relativement peu question de santé et de maladie sous la plume de Peiresc, c'est plutôt Gassendi qui relaie ce type de préoccupations. Autre exemple de récit scientifique, habituel dans les lettres de Peiresc, la lettre LII (9 avril 1633) est un récit d'observation d'une éclipse de lune (Peiresc 1893, 303-305). Les deux hommes collaboraient beaucoup dans des travaux d'astronomie et pour des applications géographiques (demandées par Richelieu, qui s'intéressait

de près à la cartographie des côtes méditerranéennes, pour des raisons militaires). L'évêque de Digne est également cité plusieurs fois, dans la lettre LV, et remercié pour son intérêt et sa bienveillance à l'égard des travaux astronomiques des deux hommes (Peiresc 1893, 309-313). Bien qu'on soit à l'époque de Galilée et de son procès, on ne trouve pas de trace de conflit entre science et foi chez Peiresc et Gassendi.

Dans la lettre XXXIII de Peiresc à Gassendi, Peiresc interroge son correspondant sur divers textes de l'Antiquité qu'il recherche. Il est ici question des plantes médicinales et de leur usage, mais on passe assez vite à d'autres préoccupations, scientifiques, comme la géographie. L'érudition à prétention universelle de Peiresc transparait bien dans ce texte.

« XXXIII. À Monsieur, Monsieur Gassendi, Docteur en sainte théologie, chanoine et théologal en l'église cathédrale de Digne, à Digne chez M. Taxil. J'avois autrefois le livre de Prosper Alpinus des maladies et médecines d'Égypte que j'ay fait chercher fort soigneusement partout ceans pour voir ce qu'il pouvoit dire de la goutte du Solstice, dont il me semble l'avoir autrefois ouy discourir, mais il ne s'est trouvé que le seul volume des plantes d'Égypte, et celluy du baulme à part. Il fault que celluy là m'ayt esté retenu par quelqu'un des médecins de ceste ville, comme pouvoient estre feu Mr Fontaine et feu M. Merindol, ausquelz je suis bien assurez de l'avoir autresfois monstré... » (Peiresc 1893, 264-266).

Nous citons ici le début de la première partie de la lettre, qui concerne davantage notre sujet : Peiresc évoque brièvement des ouvrages sur les plantes médicinales, dont un livre de Prosper Alpini. Une note de Tamizey de Laroque nous éclaire un peu sur le sujet :

« Prosper Alpini, médecin et botaniste, né en 1555 dans l'État de Venise, mourut professeur à l'université de Padoue en 1617. Il avait rapporté d'un voyage en Égypte (1580-1583) les matériaux de plusieurs de ses livres, notamment de celui qui est ici mentionné (Medicina /Egyptiorum). Voir la liste des publications d'Alpini dans le Manuel du libraire (t. I, p. 199-200) » (Peiresc 1893, n. 1, 264).

On connaît un peu les pathologies dont souffrait Peiresc, même s'il reste très discret sur la question. On est davantage renseigné sur son point de vue sur les épidémies de son temps ou sur la santé et les maladies de ses correspondants, vis-à-vis desquels il est généralement très attentionné. Mais il demeure avant tout un érudit et un intellectuel : parler de la santé et de la maladie, la sienne ou celle des autres, demeure une occasion de socialisation, l'important est ailleurs. La vie de l'intelligence et de l'esprit surpasse celle du corps, la vie et la mort de Peiresc (comme celles de Gassendi, d'ailleurs) mettent œuvre des conceptions où se côtoient épicurisme et stoïcisme et où la tranquillité de l'âme semble donner un sens aux pensées et aux actions, être un intermédiaire obligé aussi vers un au-delà et vers une transcendance.

La correspondance de Gassendi et de Peiresc porte beaucoup sur des échanges d'information et de documents en matière d'érudition scientifique, historique ou philosophique. Peiresc fut un grand collectionneur et il recueillait et échangeait à travers l'Europe livres, parchemins, objets divers. Les lettres portent aussi sur des

thèmes de recherche scientifique intéressant les deux savants, astronomie, géographie, anatomie. Dans son livre à la fois érudit et synthétique sur Gassendi, *Pierre Gassendi, Le voyage vers la sagesse* (1592-1655), Judith Sribnai évoque la correspondance de Gassendi avec Peiresc et « la fascination de l'érudit aixois pour les incursions anatomiques » (Sribnai 2017, 210).

La lettre VI de Gassendi évoque une question de la médecine de l'époque, l'assimilation de la nourriture dans l'organisme, au niveau du mésentère. Dans cette lettre à Peiresc, Gassendi « loue le chirurgien et anatomiste italien Gaspare Aselli » pour la découverte des vaisseaux lymphatiques de l'intestin et pour la multiplicité des expériences qu'il fit pour en arriver à cette découverte conclusive (Sribnai 2017, 211).

« J'ay seulement à vous donner advois d'un petit livre nouveau et d'une invention nouvelle qu'ils n'ont point, c'est de lactibus sive lacteis venis quarto vasorum mesaraicorum genere novo invento Casparis Asellii, Cremonensis, anatomici Ticinensis dissertatio, Mediolani apud Jo. Bapt. Bidellium, 1627¹. Il n'y en a que trois copies en ceste ville que Mr Naudé a apportées d'Italie, dont il a donné l'une à Mr Riolan, l'autre à Mr Moreau, et la troisieme qu'il s'est réservée, c'est celle que je n'ay qu'à prest. J'eusse bien desiré qu'il s'en fust trouvé une pour vous envoyer, mais si vous en desirez, ce n'est qu'un volume d'un doigt in-/10, que je sçay que vous pouvez recouvrer d'Italie fort facilement. Pour mon particulier j'ay esté bien aise de voir ceste piece, parce que si bien elle destruit par adventure quel- qu'une de mes imaginations, toutesfois et je suis tres joyeux de voir qu'un autre approche plus de la vérité que moy, parce que ce n'est que me faciliter le chemin à ce que je cherche, et ayant cognoissance de ce qui est desja mis en lumiere, cella me peut empescher de faire quelque incongruité. Et pour vous toucher un mot de ce que c'est et du mérite du livre, il ne m'estoit jamais sceu entrer dans la teste que le passage du chyle au foye se fist par l'entremise de ces rameaux de la veine porte qui sont semez par le mezenterre comme seroient non seulement à porter du foye la nourriture nécessaire à toute ceste région intestinale, dont tous les rayons sont ramplis et rouges de sang vermeil, mais encore à en rapporter des intestins dans le foye, le chyle destiné à estre converty en sang. J'en avois souvent et longuement conféré avec feu Mr Merindol², et peut estre trouveroit on parmy ses mémoires la responce qu'il apprestoit à une lettre de douze ou quinze feuilles que je luy avois escrile sur ce subject quelque temps avant sa mort. J'avois donc imaginé un nouveau passage bien plus commode et compendieux, sçavoir est le canal du pore cholidoque par lequel les medecins veulent seulement que la bile soit deschargée dans les intestins pour servir aux excremens de clystere naturel. Et parce que Mr Merindol m'y avoit formé beaucoup de difficultez, je croyois d'y avoir tellement satisfait par ma dite lettre, qui aussi à mon advis se trouveroit encore, que je ne pensois point que mon opinion ne deust estre de quelque considération parmi les personnes qui seroient sans préoccupation. Or voici aujourd'hui arriver cest Asellius (qui neantmoins comme Copernicus est decédé avant l'impression de son livre) lequel a descouvert une infinité de petites veines semées par ce mezenterre et implantées d'un costé au foye et de

l'autre aux intestins, desquelles jamais jusques aujourd'huy personne ne s'estoit pris garde, et qui semhient avoir esté destinées à la fonction que je n'avois jamais sceu accorder aux mezeraignes communes. Elles sont blanches et ramplies d'un lait ou substance blanche telle qu'on veut estre celle du chyle, mais elles ne peuvent estre veues ni observées qu'en l'animal encore vivant et quelques heures après qu'on l'a bien fait paistre, c'est à dire quand l'aliment préparé dans l'estomach descend le long des intestins. Cest homme là en a fait tout un monde d'expériences en divers animaux qu'il a ouverts tous vivans comme chiens, chats, agneaux, porceaux, vaches, voire mesmes en un cheval achepté exprès pour ne servir qu'à cella, estant bien considérable que d'abbord que l'animal expire, ces vases ne laissent point de vestiges d'eux mesmes, et que si l'animal n'est repeu et on ne l'ouvre en une lieure convenable, on n'en scauroit aussi rien voir. Je n'en ay point encore veu l'experience, mais oultre la foy que ce brave homme semble mériter, Mr Riolan et autres qui l'ont desja éprouvé m'ont asseuré qu'il n'en faut point pour le doute. Je vous escriis toutes ces choses, par ce qu'encore qu'elles peussent sembler à un autre esloignées de vostre curiosité, moy toutesfois qui sçay l'universalité de vostre esprit et de la cognoissance que vous avez de tout ce qu'on peut priser dans ces sciences, j'ay cru que vous ne scauriez estre déplaisant de vous estre amusé à lire ces lignes. A tout le moins jugerez vous que si j'avois quelque chose de mieulx pour vous entretenir, je le ferois très volontiers. Quoy que c'en soit, il vous plaira tousjours de me croire, Monsieur, vostre tres obéissant et tres affectionné serviteur. Gassend. De Paris, ce 16 may 1628 » (Peiresc 1893, 187-189).

Il s'agit donc du début de la découverte de la fonction assimilatrice au niveau des microvillosités intestinales et des vaisseaux chylifères. Leur découverte fait partie de tout le projet de recherche d'Asellius sur les vaisseaux lymphatiques, dont la découverte vint comme en écho à la découverte de la circulation du sang par William Harvey, dans les mêmes années. L'auteur évoque des petites veines blanches et remplies de chyle. Le texte est encore très anatomique et descriptif, mais on y voit l'intérêt de Gassendi, et sans doute aussi de Peiresc, pour ces découvertes anatomiques, pourtant éloignées de leurs centres d'intérêt en physique ou en philosophie. Un autre texte de Peiresc raconte l'observation des veines lactées, lors d'une dissection :

« Nous avons cez jours passez avec le dict sieur Gassendi fait l'experiance des venes lactees sur le corps d'un homme, plus d'une grande heure aprez qu'il avoit este pendu par arrest de la cour, lequel corps j'avoys fait donner a Messieurs de la Faculte avec ordre d'anticiper un peu l'execution et permission de commencer dez ce soir mesmes la dissection, qui s'en fit dans le theatre publique a ce destine en l'universite en presence de plus de 30 ou 40 tesmoings, ce que l'on avoit creu jusques a cette heure estre imperceptible, que dans les corps des animaux esventrez tous vivants. Mais j'y avoys fait user d'une precaution, alaquelle j'en attribue une partie du bon succes, car j'avoys moyenne qu'on fit bien et copieusement disner le patient avant qu'il eusse notice de sa condamnation. Et chargeay le chirurgien d'ouvrir le plus diligemment qu'il pourroit le corps, et d'y chercher d'abbord tous les rameaux qui s'inseroient au foye, pour les attacher tant venes, arteres, que aultres vases, et que par ce moyen le chile ou le lait qui estoit dans les venes lactées n'eust pas moyen de s'escouller dans le foye et nous donna le loisir de le voir et considérer en

¹ Gasparus Asellius (1581-1626) fut un chirurgien et anatomiste italien, qui découvrit les vaisseaux chylifères, et plus généralement, les vaisseaux lymphatiques dont ils font partie.

² Antoine Méridol (1570-1624) a vécu à Aix en Provence. Il fut médecin ordinaire de Louis XIII à partir de 1616. En 1600, il a publié une « Apologie pour les bains d'Aix », sur les eaux thermales d'Aix.

diverses branches prez d'une heure entiere, en estant sorti quantité partout où nous les fismes piquer, en sorte qu'il s'en seroit peu recueillir avec une cueiller si nous nous fussions advoisés de la faire apprester, mais à vous dire la vérité, nous n'esperions pas de les y rencontrer, et n'avions principalement affecté cette Anatomie que pour les ieulx; il est vray que je fus d'advis de tenter cela, et n'en fus pas marry » (Peiresc 1892, 151-152).

Tout cela montre le caractère encyclopédique des lectures et de la culture à cette époque, chez Peiresc où la curiosité intellectuelle domine, mais aussi chez Gassendi qui s'intéresse à tout ce qui concerne la vie humaine, y compris au plan anatomique et physiologique. L'expérience anatomique par dissection et vivisection d'animaux, au-delà de l'observation morphologique, cherche à acquérir une certaine précision et à apporter des éléments quant à l'origine du sang et l'assimilation digestive. Gassendi et Peiresc firent d'autres expériences et observations anatomiques, sur la circulation du sang (ils confirmaient les conclusions de William Harvey, dans le *De motu cordis*), sur les vaisseaux lymphatiques ou sur la vision chez les animaux. Par ailleurs, comme chez Harvey, on se situe au tout début de la méthode expérimentale en anatomie et physiologie, il faudra évidemment attendre Claude Bernard au XIX^e siècle pour pouvoir préciser de façon définitive ce qu'est la méthode expérimentale en ces domaines. On a toutefois chez Aselli, Harvey, et plus modestement chez Peiresc et Gassendi, un début de précision sur la place de l'expérience dans les découvertes anatomiques et médicales. Judith Sribnai écrit :

« Un monde d'expériences : l'expression désigne autant l'importance de la découverte (de l'étendue réelle du monde à l'ampleur figurée des travaux d'Aselli), sa légitimité (la multiplicité des expériences, marquée ici par l'accumulation nominale, reflet de la diversité du monde, valide les conclusions) que la vision étonnante et la soudaine mise à jour d'un monde dans le monde. Comme ailleurs, par exemple pour le ciron, l'irruption dans le minuscule et, plus généralement dans le vivant, offre la preuve de la grandeur divine capable d'inventer et de faire vivre ce que le savant ne saura jamais tout à fait comprendre » (Sribnai 2017, 211).

A Digne, le 6 août 1652, soit 15 ans après la mort de Peiresc, Gassendi écrit à son ami François Bernier, au sujet des vaisseaux lymphatiques :

« Avant de recevoir ta lettre, je n'avais rien entendu dire de l'observation singulière au cours de laquelle Pecquet, ce subtil médecin, a découvert une nouvelle voie pour le chyle ; conduit depuis le réceptacle des veines lactées confluentes jusqu'aux ramifications subclaviculaires de la veine cave, il coule ensuite dans le tronc même de la veine cave qui monte et, en circulant à travers ce tronc avec le sang qui revient dans le cœur, il se déverse dans le ventricule droit du cœur sans aucunement traverser le foie. Je souhaite que cette hypothèse puisse se confirmer par une expérimentation aussi constante qu'éclairante... » (Taussig I, 2004, 593).

Les expériences faites plus de vingt ans auparavant (voir ci-dessus lettre à Peiresc du 26 mai 1628) insistaient beaucoup plus sur le foie. Ici, la description de Gassendi

élimine la question du rôle du foie et incline davantage vers l'idée d'un réseau de vaisseaux, d'une circulation de la lymphe, en relation avec la circulation du sang. Jean Pecquet (1622-1674) est bien le savant français qui fit, au XVII^e siècle, les découvertes essentielles pour comprendre la circulation lymphatique. Pour expliciter les conditions de cette découverte concernant les vaisseaux lymphatiques, dans les notes 7174 à 7176, Sylvie Taussig écrit :

*« En 1651, Jean Pecquet, médecin de Montpellier (né à Dieppe en 1622 et mort à Paris en 1674), membre de l'Académie des sciences en 1666 ; il complète la découverte de Harvey en démontrant par la vivisection que les vaisseaux chylifères, découverts par Aselli à Pavie en 1622 et appelés par lui vaisseaux lactés, conduisent le chyle, non pas au foie comme on l'a cru mais aux veines sous-clavières, et par celles-ci au cœur. (...) Les veines lactées sont les vaisseaux chylifères (ainsi nommés à cause de la couleur blanchâtre du chyle). Dans la lettre à Peiresc du 16 mai 1628, Gassendi présente le *De lactibus sive lactis venis*, de G. Aselli (Milan, 1627) ; (...) Pecquet fait sa découverte en ouvrant des animaux vivants (des chiens) après qu'ils ont pris un repas copieux : il enlève le cœur et voit sourdre de la veine cave supérieure un liquide blanc, mélangé au sang noir ; il suit le chyle jusqu'à son débouché et trouve un réservoir sous la barrière du diaphragme. Mais il n'ose pas faire la même expérience sur un homme. L'expérience est donc confirmée grâce au récit de Gassendi qui lui conte de vive voix qu'il a vu les veines lactées dans le mésentère d'un bandit condamné à mort et ouvert peu après le supplice par Peiresc » (Taussig II, 2004, 583).*

Ce texte est un bon résumé de l'évolution des recherches entre Aselli et Pecquet, en passant par les vérifications effectuées (expérimentalement) par Peiresc et Gassendi. Il faut souligner que Gassendi ne s'intéresse pas seulement aux questions de santé et de maladie du point de vue du vécu du patient, ni seulement du point de vue d'une médecine empirique, mais qu'il se situe dans une recherche de science expérimentale joignant l'anatomie à la médecine.

1.2. Gassendi, Peiresc et la peste de 1629

Cependant, outre la physique, l'histoire naturelle et l'anatomie, Gassendi parle beaucoup de santé et de maladie dans ses lettres, en ce qui le concerne (sa propre santé) et vis-à-vis de son environnement géographique et humain. Nous reproduisons maintenant partiellement la lettre XVI, lettre de Gassendi à Peiresc au moment de la grande peste des années 1629-1630, sur ce sujet. Elle évoque en termes couverts, à la fois la maladie (bénigne) qui guette Gassendi et celle qui sévit en diverses villes françaises (en réalité, dans les écrits de Gassendi, on ne peut pas toujours supposer qu'il s'agit de la peste, mais ici c'est le cas). « Monsieur de Digne », c'est-à-dire l'évêque, vient d'arriver à Paris, et tient Gassendi au courant de la peste qui a sévi à Digne, à Aix et en Provence, durant l'été 1629. L'allusion à l'impossibilité de recevoir des nouvelles de Peiresc renvoie à la fermeture des relais de poste pour éviter la contagion, donc à la rupture des communications entre Avignon et Lyon, du fait des mesures de confinement et de quarantaine.

« Lettre XVI. À Monsieur, Monsieur de Peiresc, abbé et seigneur de Guistre, Conseiller du Roy en sa cour de parlement

de Provence, à Aix. Monsieur, Si ce mot icy peut arriver jusques à vous, il vous dira que par la grâce du bon Dieu je me trouve beaucoup mieux maintenant que je ne faisois en vous escrivant il y a aujourd'huy huit jours. J'ay bien encore une toux qui me presse par intervalles, mais comme de jour à aultre elle se rend moins importune, ainsi j'espère d'en estre bien tost entièrement soulagé. Monsieur de Digne est enfin arrivé en ceste ville. Il m'avoit esté bien aisé d'estre bon prophète, mais il m'a bien servy aussi de m'estre généreusement resoulu. J'espere neantmoins que ce bon seigneur n'en relaschera point de la bienveillance dont il m'oblige. Je le voy souvent voir et manger avec luy et tasche de luy faire comprendre qu'il n'est point incompatible ny messeant que je soye en ceste ville, et ne soye point chez luy tout à fait. Ce sont des contes estranges qu'il m'a faits de la fureur de la maladie en nostre pais et des dangers qu'il a courus et de la peine qu'il a eue pour s'en revenir. Dieu veuille que désormais le mal diminue et que particulièrement vostre personne soit exanpte de péril. Nous ne sçavons point si vous estes à Aix ou à Beaugencier, ny comme quoy tout se porte par delà depuis il y aura demain un mois que voz dernieres furent escrites. A la mienne volonté que tout se porte mieux et que quand nous ne recouvrerons point de voz lettres, cella vienne du defaut des chemins et non des lieux dont vous pourriez escrire. Icy il y a bien toujours de la maladie et particulièrement au faulx-bourg St Marceau, mais vous sçavez le peu de compte qu'on y en fait. Il en mourust un gentilhomme de ma cognoissance ces jours passés en la rue St Antoine, mais ce sont là des accidens qui n'ont point de suite en ce climat icy. J'en avoy fait pareille observation en Anvers et Bruxelles. (...) Je demeure tousjours, Monsieur, vostre tres obéissant, affectionné et obligé serviteur, Gassend. Paris, ce deuxième octobre 1629 » (Peiresc 1893, 223-224).

Outre la difficulté des communications avec la Provence, Gassendi évoque, dans cette lettre, la peste en Provence, en particulier à Digne. A cette époque, Peiresc s'était, en fait, réfugié dans sa propriété de Belgentier. Le témoin de l'épidémie, déjà en décline en octobre 1629, est Mgr Raphaël Capissuchi de Bologne (1590-1657), originaire de Mondovi, au Piémont, et qui fut évêque de Digne de 1628 à 1654. Il succéda à son oncle, Louis de Bologne, évêque de Digne de 1615 à 1628. Cet évêque fut visiblement en danger, si l'on en croit Gassendi, du fait de la peste, et il finit par rejoindre Paris en octobre 1629 ; il décrit à Gassendi la fureur de la maladie dans la ville de Digne. Et l'on voit Gassendi, pourtant prévôt du chapitre des chanoines, plaider sa cause afin de pouvoir rester à Paris, pas du fait de la peste mais pour la poursuite de ses travaux de physique. Les années 1628-1634 furent effectivement surtout des années de séjour parisien et Gassendi poursuivit et consolida son travail physique et astronomique.

Dans la Lettre XX à Peiresc, Gassendi évoque les questions de santé touchant les deux hommes. Ce n'est pas le magistrat Peiresc qui s'appesantit parfois avec une relative complaisance et superficialité sur ces questions, c'est l'homme d'Église Gassendi qui respecte et honore la personne de ses amis, y compris dans les affections de leur santé :

« Le desir que j'ay d'apprendre, des nouvelles de vostre santé fait que je me rands importun à vous advertir de la mienne. Je suis tousjours fort gaillard Dieu mercy et la seule peine que j'ay, c'est de ne sçavoir point comment est-ce qu'il

va maintenant parmi vous touchant l'estat de ces maladies. Nous avons icy depuis sept ou huit jours le plus beau temps du monde, je présume qu'en estant de mesme en Provence, si vous y avez la santé vous n'avez pas de quoy vous plaindre. Souvenez vous s'il vous plaist tousjours quoy qu'il arrive de vous conserver et pour vous et pour vos amis et serviteurs » (Peiresc 1893, 231).

2 – La correspondance de Gassendi avec le prince de Valois, gouverneur de Provence, et avec Van Helmont et Lhuillier

C'est avec le prince de Valois que Gassendi se complait davantage à évoquer les questions de santé et de maladie, avec d'ailleurs une certaine délicatesse, lorsqu'il conseille au prince de faire prendre les eaux à son fils malade :

« J'apprends que tu es parti un jour ou deux plus tard que tu ne l'avais décidé, mais que tu es parti plus à l'aise. Pourvu que tu reviennes en bonne santé, peu importe ce qu'il en est ; en ce qui concerne la trêve, tu sauras tout assez parachever ensuite, avec la bonne aide de la divinité. Tu avais daigné m'écrire il y a un mois et demi que tu avais trouvé bien douces les informations que je t'avais données pour ton fils illustre et très cher ; j'avais moi-même voulu apprendre de Lautaret l'espoir qu'il y avait, si par hasard il avait entendu parler de la maladie. (...) Son expérience (...) lui suggère que ton fils n'a rien à craindre à prendre les eaux, mais le plus possible à espérer. La saison appropriée est déjà passée, mais ce sera opportun au printemps prochain si (il formule à ce sujet de justes vœux) l'excellent Dieu conserve le petit malade en vie et si personnellement ta volonté est qu'il fasse l'expérience de leurs qualités. J'ai voulu que tu ne l'ignore pas pour que cet espoir te redonne courage et que tu puisses y appliquer ton soin. Je pense que Lautaret participera à la prochaine assemblée ; il pourra profiter de l'occasion pour examiner la force et les conditions de la maladie et pour t'expliquer ce qu'il faudrait faire à son avis » (Taussig I, 2004, 316)³.

De façon plus générale, sur les questions de santé et de maladie qui affectent Gassendi, Judith Sribnai écrit :

« Les thèmes du corps et de la maladie occupent une place importante dans toute la correspondance, place qui ne cesse de s'accroître avec les années car Gassendi, comme ses correspondants, vieillit et son corps, déjà fragile, devient plus vulnérable. La maladie des amis, de Valois, de son fils, celles du Roi, du souverain pontife émaillent les lettres françaises et latines » (Sribnai 2017, 218).

Le corps et la maladie sont relatifs à la nature chez Gassendi. C'est parce que nous nous écartons de la nature que nous transformons notre complexion et que nous risquons de tomber malade, à la différence des animaux qui suivent instinctivement la voie de la nature. Gassendi écrit à Louis de Valois :

« Puisque la raison est en l'occurrence inférieure à l'instinct et que la nature ne peut cependant avoir été une marâtre

³ Cette lettre au prince de Valois donne des conseils de soins pour son fils et des raisons d'espérer en une possible guérison. Comme le sujet concerne les eaux thermales, nous développerons au paragraphe suivant, mais nous citons ici une lettre qui montre l'attention de Gassendi à l'égard des soins à donner aux malades de son entourage et du réconfort à apporter aux parents ou amis.

envers les hommes, ne faut-il pas croire que c'est par notre faute que cet instinct (quand il nous a été concédé, il n'était nullement inférieur au leur) s'effondre si misérablement qu'il en reste en nous à peine une trace, et encore. Les bêtes brutes le gardent dans son entier, puisqu'utilisant des aliments naturels, elles ne transforment pas leur complexion ; pour nous, en nous nourrissant d'aliments altérés, nous transformons cette complexion ; il n'est donc pas étonnant que les animaux qui ne sont pas détournés du sentier de la nature se dirigent en droite ligne vers ce qui leur convient ; mais nous qui nous en écartons, nous errons, et ce n'est jamais que fortuitement que nous tombons sur ce qui nous convient, même si notre raison brille devant » (Taussig I, 2004, 503).

Les animaux ne se trompent donc pas en utilisant des aliments naturels et en ne transformant donc pas leur nature individuelle, ce que Gassendi nomme leur complexion. Gassendi plaide toujours pour un régime de vie sobre et le plus naturel possible, il cherche toujours à retrouver un équilibre qu'il considère comme naturel, il s'agit de se rapprocher le plus possible de ce qu'est sa complexion naturelle, donc ce que demande sa nature individuelle. C'est essentiellement la sobriété et la diététique qu'il met en œuvre pour se conserver en bonne santé.

Une lettre latine à Jean-Baptiste Van Helmont met en lumière la nécessité de se nourrir d'aliments naturels, notamment les fruits, ce que nous ferions si nous n'étions pas dévoyés par de mauvaises habitudes. La lettre souligne l'appétence des enfants pour les fruits, car ils ne sont pas encore déformés par l'habitude nocive de consommer de la viande.

« L'homme avait reçu l'ordre de manger n'importe quel fruit (excepté celui de la connaissance), et le plus possible du fruit de vie » (Taussig I, 2004, 33).

La référence biblique s'intègre dans une lecture plus que littérale, textuelle, du livre de la Genèse, telle qu'on la pratiquait à l'époque. La consommation par Adam et Eve du fruit de l'arbre de vie est vue comme un évènement matériel, et on suppose que nos premiers parents ne mangeaient que des fruits. Gassendi fait ensuite une longue description de la morphologie de la mâchoire humaine et de l'usage des dents dans l'alimentation et il considère que les dents humaines ne sont pas adaptées à la consommation de viande, ce qui est scientifiquement douteux.

« Nos dents n'ont pas été destinées à consommer des viandes mais des fruits » (Taussig I, 2004, 35).

Gassendi prône l'abstinence de viande, mais « l'habitude acquise peut me servir d'excuse » (Taussig I, 2004, 39). Sur les habitudes alimentaires, il écrit :

« Ce point fait surgir de toute évidence l'argument de la nature qui se déploie d'elle-même chez les bébés et les enfants : la nature, plus pure en eux et pas encore violemment dépravée par des manières de vivre qui lui sont contraires, fait en sorte que, parmi tous les genres d'aliments, ils choisissent et aiment les fruits ; et l'on aurait du mal à en trouver un qui ne préfère une pomme à une perdrix » (Taussig I, 2004, 39).

Quant à la santé et aux affections pathologiques de

Gassendi, une lettre à François Luillier écrite pendant l'hiver 1632-1633 en souligne la faiblesse :

« Pour ma santé, il est bien vrai que je suis toujours un peu enrhumé, mais je ne laisse pas de couler assez doucement. Je ne suis pas, comme vous savez, d'une complexion fort robuste. Mais aussi ne suis-je pas sujet à de grandes et fâcheuses maladies. Je ne sais point jusques ici ce que c'est que de fièvres, si ce n'est de quelques éphémères que le premier sommeil m'emporte ; quelquefois, j'ai un peu de mal de dents, une légère pesanteur de tête, et quand j'étais petit garçon, quelques coliques ; mais aussi voilà tout » (Gassendi 1944, 87-89).

La lettre 439 à Louis de Valois va dans le sens de la sobriété, le choix de la diététique contre, ou plutôt en dehors de la médecine du grand siècle :

« Je me remets lentement ; mais Dieu aidant, je me remets cependant. Ma toux s'est affaiblie : elle perd de sa fièvre, et commence à s'adoucir peu à peu ; mon poumon pour lequel j'avais des craintes se libère davantage de jour en jour. J'avais un régime sobre, comme tu le sais, mais maintenant j'ai résolu de vivre encore plus sobrement, et ce n'est pas absolument sans succès. A ce régime, l'humeur excessive qui m'a tourmenté n'est plus favorisée, mais s'épuise plutôt peu à peu. J'ai trouvé ce remède en moi-même, et j'ai l'espoir de ne pas regretter de l'avoir préféré à tous les conseils des médecins qui sont aussi mes amis très chers » (Taussig I, 2004, 467)⁴.

De même, dans la lettre 496 à Louis de Valois, la maladie est ce qui détériore la complexion naturelle ou qui en éloigne :

« Tu penses qu'avec ma santé toujours chancelante, je devrais prendre des mesures préventives. Tu as bien raison : voici qu'après avoir essayé de sortir en ville il y a cinq jours, je fus envahi d'une petite fièvre qui n'a pas discontinué pendant trois jours ; je ne sais pas si c'est la fatigue d'une route pourtant peu longue, la chaleur de l'air presque excessive ou l'usage du lait qui a abîmé ma complexion » (Taussig I, 2004, 504).

Dans la lettre latine 541, Gassendi rapporte avoir accepté d'être saigné alors qu'il a refusé jusqu'alors, considérant probablement que ce remède était plus dangereux qu'efficace. Sylvie Taussig estime que Patin fut le grand praticien de la saignée et qu'il appliqua (probablement sans grand discernement) ce traitement à Gassendi.

« Sorbière critique Patin dans la biographie qu'il a écrit de Gassendi, et Patin se met violemment en colère et se justifie d'avoir administré 13 saignées à Gassendi, dont Sorbière affirme qu'elles l'ont tué ou ont hâté sa fin » (Taussig II, 2004, 6499, 527).

⁴ Dans la note 5790, S. Taussig cite Ambroise Paré : « la seconde partie de la médecine est dite diététique, laquelle donne secours aux malades par bonne hygiène de vie ». Le Régime de santé à l'école de Salerne, tr. Fr. 1649, affirme que « la santé est un usage modéré de l'air que l'on respire, du boire et du manger » (Taussig II, 2004, n. 5790, 468). Sur la diète, en juillet 1644, Descartes félicite Elisabeth d'avoir choisi l'exercice et la diète pour soigner une « indisposition d'estomac ».

3 – Gassendi, le prince de Valois et la médecine thermale

Gassendi consacre une partie de sa *Notitia*, sur l'Église de Digne, aux eaux et aux thermes de cette ville. Le thermalisme, à Digne, remonte à l'Antiquité, et il était bien vivant à l'époque de Gassendi, qui conseillait en 1643 à son ami, le Prince de Valois, gouverneur de Provence, d'y mener son fils⁵. Il envisage alors une médecine qualitative, qui permet de rééquilibrer le corps et d'évacuer ou de dissoudre les humeurs malignes.

« Je méditais comment il se faisait que parmi les si nombreux remèdes que tu as déjà essayés, aucun n'ait été jusqu'ici capable de guérir parfaitement ton fils, cet objet de beaucoup d'amour et de tant d'espoir. Je me suis mis à penser aux admirables soins qui se font aux bains et à nos thermes de Digne, à ce que je sais ; et alors, me suis-je dit, pourquoi l'illustre enfant ne recouvrerait-il pas la santé si on l'y menait ? Si c'est une humeur maligne qui a obstrué sa respiration et qui a rendu ses nerfs infirme, comme on le rapporte, ces eaux ne vont-elles pas la dissoudre, et la crypte sudatoriale n'est-elle pas faite pour la faire sortir ? N'est-il pas vrai que des gens innombrables, paralysés des nerfs, débiles ou mutilés, ont guéri chaque année à cet endroit ? Ne suffit-il pas de faire preuve d'une prudence singulière et d'en prescrire l'usage selon les conditions de la maladie, de l'âge et des forces ? » (Taussig I, 2004, 309).

Dans le second tome de la publication des lettres latines de Gassendi, Sylvie Taussig écrit une note explicative de cette lettre au prince de Valois, au sujet des eaux de Digne :

« Gassendi loue les vertus des eaux de sa ville, du torrent des Eaux-Chaudes, jailli du rocher de saint Pancrace, dans sa Notice sur l'Église de Digne (première partie, chapitre 5) : « Il ne faut pas omettre les eaux thermales qu'il importe de faire connaître aux étrangers. Les effets de cette eau sont merveilleux : les paralytiques sont guéris et marchent sans béquilles ; ceux dont les articulations malades sont contractées ou recourbées en reviennent tout droits ; ceux qui sont atteints de convulsion retrouvent le calme ; elles font disparaître les douleurs sciatiques et nerveuses... » (Taussig II, 2004, n. 4036, 324).

Dans la note 4039, Sylvie Taussig évoque l'amitié de Gassendi et du médecin Lautaret que Gassendi recommande au Prince de Valois, parce qu'il vit à Digne et connaît, mieux que tous, les questions thermales de bains et vapeurs. En réalité, Lautaret est surtout connu pour son rôle médical héroïque au moment de la peste de Digne, bien qu'il ait sans doute obtenu des résultats intéressants pour l'époque en médecine thermale (mais hypertrophiés dans les textes de Gassendi). Certes, à l'époque et pratiquement depuis la période romaine, les eaux de Digne étaient réputées mais aussi celles d'Aix.

« Les bains sont dans un lieu écarté de la ville, à une distance de trois quarts de lieue au Nord Est. Les eaux sourdent un peu au-dessus du lit des Eaux-Chaudes, dont nous avons parlé ; mais il est à craindre qu'avec le temps, le lit de ce torrent ne s'élève plus haut que l'endroit où elles naissent, qu'il ne les recouvre et les rende inutiles. Elles sourdent, disons-nous, presque au pied d'un rocher, qui fait face au midi, et qui, concave dans sa partie inférieure, se termine à pic par le sommet. On remarque dans le sein de ce rocher, des ouvertures et des fentes, dans lesquelles pendant le printemps, au mois de mai surtout au fort de la chaleur, les serpents rampant ça et là ; (...). Ils n'ont point de venin, et leurs dents font moins de mal que la piqûre d'une guêpe ».

Le texte de Gassendi est précis, notamment sur la situation géographique des thermes, qui est toujours la même aujourd'hui, en dehors de la ville, légèrement au-dessus du torrent des Eaux-Chaudes. Il évoque la présence de coulevres, peut-être la couleuvre de Montpellier, dans le vallon des eaux-chaudes. La description semble excessive ; peut-être Gassendi a-t-il été frappé par un ou deux faits, qu'il généralise en curiosité, comme on faisait à l'époque. Malgré le côté excessif et imaginaire de cette anecdote, on sent une propension chez Gassendi à décrire à fond tout ce qui touche au thermalisme. Reprenons le cours de la lecture :

« Le bâtiment moderne est éloigné du rocher par un enfoncement, une espèce de cour, dans laquelle sourdent aussi des sources d'eaux thermales. On en trouve d'ailleurs aussi, au-delà de l'ancien bâtiment, qui naissent des profondeurs du rocher. On y distingue quatre bains principaux : le plus important, sans contredit est celui qu'on appelle Bain des vertus. (...) Celui qui vient après, est celui des thermes qu'on appelle les étuves. (...) En dessous des dalles qui le pavent, et dans toute sa longueur on a construit un canal par lequel l'eau s'échappe : la vapeur de cette eau répand dans le bain une chaleur telle, qu'on se sent, en entrant, inondé de sueur : et, chose singulière, il semble tout d'abord qu'on va être suffoqué ; mais après quelques instants, on éprouve un bien-être agréable. Ce qu'il y a encore de remarquable dans ce bain, c'est que, malgré la vapeur qu'exhalent les eaux, ce lieu n'est jamais humide : qu'on y place un linge mouillé, et il séchera immédiatement. Le bain des Vertus prédispose le corps à supporter la chaleur des thermes ou des étuves. L'eau des étuves va ensuite se mêler aux deux autres sources dont nous avons parlé. D'abord elle alimente en sortant le bain qu'on appelle Bain de Saint-Jean ; ensuite, celui de Saint-Gilles, dans lequel l'eau se précipite d'une hauteur considérable. Ces bains sont surtout destinés aux galeux et autres malades avec lesquels on n'aime pas à se trouver en contact. De là, l'eau se jette encore dans un autre bain, qu'on appelle la Douche, sous laquelle on place la partie malade pour faire disparaître les tumeurs. Il ne faut pas oublier que cette eau se prend comme boisson, et qu'elle produit des effets merveilleux, dans les maladies secrètes, et pour la faiblesse d'estomac ; elle chasse le dégoût, dissout les calculs, guérit les ulcères intérieurs et les coliques provenant d'un refroidissement ; elle chasse les vers, et débarrasse complètement les intestins des ascariatides. Nous avons vu un malade qui en a rendu des milliers en une seule fois. Mais arrêtons-nous : déjà trois médecins célèbres, Guillaume Allemand, Sébastien Richard et David Lautaret, ont parlé dans leurs ouvrages de la nature de ces

⁵ Louis-Emmanuel de Valois-Angoulême (1596-1653) était le fils de Charles d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Charlotte de Montmorency. Il fut gouverneur de Provence de 1638 à 1653. Il fut démis de ses fonctions au moment de la Fronde et mourut peu après. Gassendi le nomme systématiquement prince mais il était plutôt considéré à l'époque comme duc d'Angoulême. Il eut trois fils légitimes qui sont tous trois morts en bas-âge, et un fils naturel, Antoine Charles Louis (1649-1701). Les trois fils légitimes sont Louis (1630-1637), Armand (1635-1639), François (1639-1644). La date de la lettre (21 août 1643) montre que le fils dont il s'agit ne peut être que François d'Angoulême, alors âgé de 4 ans et maladif comme ses frères.

bains, des substances minérales qui s’y trouvent mêlées, de leurs propriétés, de leurs effets et de leurs usages » (Gassendi 1845, 37-40).

La description des thermes avec les bâtiments de l’époque est assez précise, mais on voit qu’on en attendait beaucoup, y compris la guérison des parasitoses, qui sont une des plaies en médecine au XVII^e siècle. La mention du succès des eaux contre les parasitoses est évidemment très exagérée. Gassendi se base sur la médecine humorale, la chaleur de l’eau thermale doit être équilibrée par l’afflux dans le corps de humeurs froides, comme le flegme. Toutes sortes de cancers, maladies digestives, ainsi que les affections dermatologiques et parasitaires (liées au manque d’hygiène) sont supposées soignables par les eaux thermales. Chez Gassendi, la frontière entre le rationnel et le merveilleux en matière de thérapeutique, est encore assez fluctuante.

Dans la correspondance avec le prince de Valois, les eaux de Digne reviennent souvent. Dans la lettre 396, Gassendi s’inquiète de la santé de son ami :

« Ta lettre ne mentionne pas la fluxion dont tu souffrais en l’écrivant, mais l’excellent Champigny en parle : il ne comptait pas même que tu puisses m’écrire cette fois-ci, mais tu es trop bon pour accepter de ne pas me rendre compte de ta santé. Il a indiqué que tu avais contracté cette indisposition en séjournant un peu trop longuement dans la crypte sudorifique. Cela ne m’étonne pas ; car pour y être resté une fois un peu trop longtemps moi-même, j’ai ressenti une violente douleur aux dents. Ce danger n’existe pas pour les hommes qui ont réglé leurs humeurs en usant de bains pendant leur croissance, mais pour ceux qui ne sont ni préparés ni habitués, toute l’économie de leur corps en est facilement perturbée. Je prie Dieu trois fois très grand qu’il te rétablisse le plus tôt possible dans le meilleur état possible, s’il ne l’a pas déjà fait » (Taussig I, 2004, 436)⁶.

Il s’agit toujours des effets attendus de la médecine thermale et des changements, parfois violents, qu’elle pourrait produire dans le corps. Gassendi recommande l’habitude des bains et il se base toujours sur l’équilibre des humeurs en rapport avec les influences extérieures. Les bains ne sont pas là pour perturber l’équilibre, l’économie du corps, mais plutôt pour remédier aux déséquilibres. Cette explication nous paraît bien simplificatrice et abstraite aujourd’hui.

Conclusion

Que peut-on conclure sur les lettres de Gassendi ? Il faut reconnaître que les correspondances entre Peiresc et Gassendi sont en général de véritables rapports de recherche sur l’observation des planètes du système solaire et de leurs satellites. Les correspondances de Gassendi avec le duc de Valois-Angoulême (toujours nommé prince de Valois) sont plutôt des cours de philosophie, ou des rapports sur la situation politique interna-

⁶ Le prince de Valois vient de se rendre à Digne où il a reçu un excellent accueil et où il s’est rendu aux thermes, d’où le passage sur les cryptes sudorifiques. Sur l’usage du terme économie, au sens d’économie animale, pour désigner un ensemble de fonctionnalités et d’interactions physiologiques dans le corps, son usage se répand au XVII^e siècle et culminera au XVIII^e. On pourra voir à ce propos les articles du Dictionnaire de Trévoux et de l’Encyclopédie. Sylvie Taussig écrit, dans la note 5478 : « Le terme *oeconomia* pour désigner les dispositions du corps n’est pas classique en latin. Ce sens n’existe pas non plus en français moderne, sinon métaphoriquement » (Taussig II, 2004, n. 5478, 445).

tionale ; ils peuvent aussi prendre la coloration de rapports de recherche, mais l’amitié et l’intimité étant grande entre les deux hommes, ces lettres contiennent aussi beaucoup de considérations personnelles, dont les remarques sur la famille, les amis, et surtout les maladies et la santé. La question de la santé et de la maladie est bien une tonalité dominante dans les lettres de Gassendi, bien qu’elle soit intégrée dans d’autres thématiques et que son développement dépende du correspondant. La tonalité générale est sans doute plus scientifique avec Peiresc : on trouve dans les lettres quelques éléments d’anatomie ou de botanique, les considérations épidémiologiques sur la peste de 1629-1630⁷, et surtout, outre de brèves nouvelles des uns et des autres, un point régulier sur la découverte et la circulation en réseau de livres et manuscrits anciens à travers l’Europe, circulation dont l’épicentre se trouve être, bien évidemment la demeure de Peiresc, l’hôtel de Callas, à Aix.

Plus généralement, la question du corps et de la maladie n’est pas, comme nous l’avons vu, l’apport principal de la pensée de Gassendi. Le philosophe est plutôt tourné vers une philosophie de la nature, une physique au sens du XVII^e siècle, avec un soubassement philosophique atomiste épicurien, mais aussi des applications réellement scientifiques, notamment en astronomie et en géographie. Esprit universel, Gassendi s’intéresse aussi, avec Peiresc, à des découvertes anatomiques, notamment la découverte des vaisseaux lymphatiques par Aselli, contemporaine de la découverte de la circulation du sang par Harvey. La mise en place d’une science du corps humain n’est donc pas absente de ses préoccupations. Néanmoins, c’est surtout dans sa volumineuse correspondance, notamment dans les lettres latines, qu’il donne son point de vue sur la santé et la médecine, surtout à l’occasion de ses propres difficultés de santé ou des maladies de ses amis. Il insiste beaucoup sur le régime, moins d’ailleurs sur le régime de vie au sens des anciens que sur une diététique, étant très attentif à la sobriété et à des aliments non carnés ; on peut dire qu’il recherche d’abord un équilibre de vie conforme à la nature. Comme de plus en plus d’esprits éclairés de son temps, il prend certaines distances avec les remèdes proposés par la médecine de son temps, tout en respectant les médecins. Samuel Sorbrière (1615-1670) considérait que son décès était dû au zèle de Guy Patin pour les saignées à répétition. En réalité, Gassendi souffrait d’une maladie pulmonaire dont il ne se plaignait que très peu.

Le 24 juin 1655, soit 4 mois jour pour jour avant sa mort, Guy Patin lui écrivit pour lui prodiguer ses conseils. Voici une partie de la lettre où Patin suggère comme remèdes de boire du lait d’ânesse et de respirer l’air pur de la campagne :

« Voilà un an, comme étant votre ancien ami, vous m’avez mandé (si la médecine y pouvait quelque chose) de terrasser cette grave maladie qui menaçait de vous corrompre le poumon, au très immédiat péril de votre vie. Bondissant alors de joie et d’allégresse, j’ai triomphé quand Dieu a couronné de succès les soins que je vous avais prodigués avec empressement ; et de si belle façon que la gaieté qu’ont partagée tous les savants pour

⁷ Comme nous le mentionnons plusieurs fois au sujet de Peiresc et de Gassendi, la peste « qui ravage cruellement la Provence » était un souci pour Gassendi, car avec la petite vérole, elle faisait partie de ces « maux qui touchent le corps social » (Taussig I, 2004, 42 et 153 ; Sribnai 2017, 218).

votre retour à la santé (qu'ils avaient appelé de leurs vœux) a aussi rejailli sur moi. (...) Votre décès ferait subir une cruelle perte aux savoirs raffinés ; interrogez-vous donc vous-même, cherchez de quoi vous devez vous soucier en tout premier pour l'éviter ; vous découvrirez alors que l'origine principale de votre mal est un poumon fort affaibli. Presque brisé par vos veilles et par votre application excessive à lire et à écrire, vous revivrez et reprendrez des forces en buvant du lait d'ânesse, et en respirant l'air pur de la campagne ; autrement, vous ne pourrez guère supporter la vigueur et les assauts du prochain hiver » (Patin 1658, 537 ; 2018, LL 425).

Références

Gassendi Pierre, Lettres familières à François Luillier pendant l'hiver 1632-1633, avec Introduction, Notes et Index par Bernard Rochot, Vrin, Paris, 1944, XVIII, p. 87-89.

Gassendi Pierre, Notice sur l'Église de Digne, traduction par Firmin Guichard, Vve A. Guichard, 1845.

Patin Guy, « Lettre à Pierre Gassendi, 24 juin 1655 (Lettre latine 425) », Correspondance complète et autres écrits de Guy Patin, édités par Loïc Capron, Bibliothèque interuniversitaire de santé, Paris, 2018. <https://www.biusante.parisdescartes.fr/patin/?do=pglet=1508> Consulté le 27.12.2021. Voir : Petri Gassendi Opera omnia (Lyon, 1658), Tomus sextus, Epistolæ, page 537.

Peiresc, Nicolas-Claude Fabri (1580-1637 ; seigneur de), Lettres de Peiresc à Borilly, à Bouchard et à Gassendi. Lettres de Gassendi à Peiresc. Tome 4, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, Imprimerie nationale, Paris, 1893, Lettre XXV, 37-38.

Peiresc, Nicolas-Claude Fabri (1580-1637 ; seigneur de), Lettres aux Frères Dupuy. Tome 3, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, Imprimerie nationale, Paris, 1892, Lettre XXXVII, 149-154.

Sribnai Judith, Pierre Gassendi, Le voyage vers la sagesse (1592-1655), Presses de l'Université de Montréal, Gatineau, Québec, Canada, 2017.

Taussig Sylvie, Lettre n°12 19b à Jean-Baptiste Van Helmont, 8 juin 1629, Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 33-40, p. 33.

Taussig Sylvie, « Lettre n° 250 168a à Louis de Valois, 21 août 1643, Paris », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 309.

Taussig Sylvie, « Lettre n° 261 à Louis de Valois, 16 octobre 1643, Paris », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 316.

Taussig Sylvie, « Lettre n° 396 à Louis de Valois, 6 octobre 1645, Paris », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 436.

Taussig Sylvie, « Lettre 439 à Louis de Valois, 22 juin 1646 », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 467.

Taussig Sylvie, « Lettre 495 à Louis de Valois, 31 mai 1647 », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 503.

Taussig Sylvie, « Lettre 496 à Louis de Valois, 7 juin 1647 », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 504.

Taussig Sylvie, « Lettre n° 664 317b à François Bernier, 6 août 1652, Digne », Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome I, Brepols, Turnhout, 2004, p. 593.

Taussig Sylvie, Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome II, Brepols, Turnhout, 2004, notes 7174 à 7176, p. 583.

Taussig Sylvie, Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome II, Brepols, Turnhout, 2004, note 5790, page 468.

Taussig Sylvie, Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome II, Brepols, Turnhout, 2004, note 6499, page 527.

Taussig Sylvie, Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome II, Brepols, Turnhout, 2004, note 4036, tome II, page 324.

Taussig Sylvie, Pierre Gassendi (1592-1655), Lettres latines. Tome II, Brepols, Turnhout, 2004, note 5478, tome II, page 445.